

LE FRERE PHILIPPE

J. d'Arsac, *avril 1881*

A l'époque où nous vivons, alors que la fortune semble sourire aux audacieux, alors que la foule égarée prodigue son encens à l'autel de grossières idoles, il est juste, il est bon de ne point laisser tomber dans l'oubli la mémoire de ceux qui ont bien mérité de l'humanité et de la patrie. Les Directeurs de la *Gazette du Dimanche* ont voulu qu'il en fût ainsi ; que Dieu bénisse leurs projets et leurs pensées généreuses ! C'est pour répondre à leurs vœux que nous donnons ici la biographie du T. H. Frère Philippe, supérieur général de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes, mort en odeur de sainteté, dans la plénitude de ses œuvres, toutes consacrées à la gloire de Dieu et au bien des classes populaires, en France et à l'étranger.

Toutefois, avant d'esquisser la figure et l'histoire du Frère Philippe, qui rappellent en tous points l'histoire et la figure des Saints, nous croyons utile de donner quelques détails sur cet admirable institut des Frères des Écoles Chrétiennes, aujourd'hui l'objet de tant de haine et de tant d'amour. Et tout d'abord, inclinons-nous avec respect et reconnaissance devant tous les Ordres religieux et saluons en eux, non seulement les plus nobles enfants du bien, mais encore les plus fiers champions de la liberté de conscience, sans laquelle toutes les autres libertés ne sont que vains mots.

En vérité, a dit Leibnitz, j'avoue que j'ai toujours singulièrement approuvé les ordres religieux, les pieuses associations, et toutes les institutions louables en ce genre, qui sont une milice céleste sur la terre, pourvu qu'éloignant les abus, on les dirige selon les règles de leurs fondateurs, et que le Souverain-Pontife les applique aux besoins de l'Église universelle. Que peut-il y avoir, en effet, de plus excellent que de porter la lumière de la vérité aux nations les plus éloignées, à travers les mers, les feux et les glaives ; de n'être occupé que du salut des âmes, de s'interdire tous les plaisirs et jusqu'aux douceurs de la conversation, de la société, pour vaquer à la contemplation des vérités surnaturelles, et aux méditations divines ; de se dévouer à l'éducation de la jeunesse, pour lui donner le goût de la science et de la vertu ; d'aller porter du secours aux malheureux, à des hommes perdus et désespérés, aux prisonniers, à cent qui sont condamnés, aux malades, à ceux qui sont dénués de tout, ou dans les fers, ou dans les régions lointaines ; et dans ces services de la charité la plus étendue, de n'être pas même effrayé par la crainte de la peste ! Celui qui ignore ou méprise ces choses, n'a de la vertu qu'une idée rétrécie et vulgaire.

Que les persécuteurs modernes, que les proconsuls qui ont fait enfoncer à coups de haches et de marteaux les portes deux fois sacrées des monastères chrétiens, méditent ces paroles de l'illustre protestant ; elles sont leur honte et leur condamnation.

L'Église a toujours voulu et voudra toujours que l'enfant élève son âme, que l'homme agrandisse son intelligence, cultive son esprit ; car l'ignorance engendre le mal, et le rôle du Christianisme est de combattre le mal.

Au temps où Voltaire écrivait à son ami Damilaville : « Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants. Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu. » - « Il est à propos que le peuple soit guidé, et non pas qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être » ; à cette époque, un chanoine de Reims, J.-B. de la -Salle, renonçait à son canonicat, distribuait aux pauvres son patrimoine, qui était considérable, et jetait les bases de cet Institut modeste

des Frères des Écoles Chrétiennes, de cette oeuvre, grande entre toutes, qui a tant fait et qui fait tant encore pour l'éducation des classes ouvrières dans notre patrie.

Le dimanche de la Trinité de l'année 1684, l'abbé de la Salle prononça lui-même ses vœux, avec les douze premiers membres de l'Institut.

Le nombre des enfants pauvres qui accouraient aux Écoles Chrétiennes allant chaque jour grandissant, l'abbé de la Salle découvrit cette méthode admirable de *l'Enseignement simultané*, qui permet à un seul maître, aidé de quelques moniteurs, d'instruire en même temps, un grand nombre d'enfants ; l'abbé de la Salle créa, en outre, un séminaire pour la formation des maîtres d'école de campagne : ce fut l'origine des écoles normales primaires en France ; il eut encore l'honneur d'organiser, le premier, les classes d'adultes et l'enseignement professionnel, si répandus aujourd'hui dans notre pays.

En 1688, le vénérable J.-B. de la Salle vint à Paris, prendre la direction des écoles gratuites de la paroisse Saint-Sulpice. La congrégation naissante, grâce à l'excellence de ses méthodes, à son esprit de piété, de désintéressement, et à son dévouement à la cause du peuple, vit bientôt sa renommée s'étendre au loin. Les demandes d'écoles chrétiennes surgissaient de toutes parts.

Chartres, Troyes, Rouen, Grenoble, Alais, Mende, Saint-Denis, Versailles, Moulins, Boulogne, etc., furent les premières villes qui ouvrirent leurs portes aux enfants, du vénérable de la Salle. Le grain jeté en terre était devenu un grand arbre portant des fleurs et des fruits : 97 maisons, 274 Frères, 122 classes et 9 885 élèves, tel était, à la mort du vénérable de la Salle, l'état de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes. Cinq ans après, le 7 février 1724, Benoît XIII approuvait solennellement la nouvelle congrégation ; au mois de septembre de la même année, le roi de France lui accordait des lettres patentes. Avec la sanction de l'Église et de l'État, l'œuvre du vénérable de la Salle ne pouvait manquer de prendre un heureux développement.

Le premier successeur du vénérable de la Salle fut le Frère *Barthélemy* ; durant son court passage à la tête de l'Institut, il ne put que fortifier ses frères dans l'esprit de leur vocation.

Le Frère Timothée, deuxième supérieur général, resta trente ans à la tête de l'Institut ; et, par ses soins, 77 maisons nouvelles furent établies dans les principales villes de France.

De 1751 à 1792, trois autres supérieurs généraux, les Frères *Claude*, *Florence*, et *Agathon*, se montrèrent les dignes successeurs du vénérable de la Salle. En ces temps de libertinage et d'erreurs, la marche de l'Institut dut se ralentir. La révolution, fille de l'incrédulité, allait montrer sa tête hideuse et menaçante ; 36 000 élèves fréquentaient les Écoles des Frères, quand la tourmente emporta tout comme un brin de paille. Le vœu de Voltaire s'accomplit ; car il y eut alors beaucoup de *gueux ignorants*. Le décret du 18 août 1792, qui supprima la Congrégation des Frères, en lui rendant involontairement hommage, disait "qu'un État vraiment libre ne doit souffrir aucune corporation, non pas même celles qui, vouées à l'enseignement public, ont bien mérité de la patrie." Plusieurs Frères furent arrêtés, et quelques-uns même partagèrent la gloire des martyrs de la Terreur, et confessèrent leur foi sous la hache des bourreaux.

Sous le Consulat, quelques débris dispersés de l'ancien Institut purent se réunir à Lyon et y continuer leur enseignement populaire, sous la juridiction d'un homme que la Révolution n'avait pu atteindre, du Frère *Frumence* nommé vicaire général de l'Institut à Rome, en 1795. Tandis que la Congrégation ressuscitait à Lyon, le Frère Gerbaud ouvrait une école chrétienne au Gros-Caillou, à Paris, aux applaudissements de la population de ce quartier honnête et laborieux.

En 1805, Pie VII bénit à Lyon l'Institut renaissant de ses cendres ; en 1808, Napoléon reconnaissait aux Frères des Écoles Chrétiennes l'existence légale. Le 8 septembre 1810, le Frère *Gerbaud*, directeur de la maison du Gros-Caillou, fut élu supérieur général, en remplacement du Frère *Frumence* décédé. Après 12 ans d'un gouvernement paternel et

fécond, le Frère *Gerbaud*, de grande et sympathique mémoire, légua à son successeur 71 fondations nouvelles.

Le Frère *Guillaume de Jésus* succéda au Frère *Gerbaud* ; c'était un homme plein de dévouement et d'abnégation chrétienne; à sa mort; après huit années d'une sage direction, l'Institut comptait 237 maisons, 1 420 Frères, et 87 000 élèves.

Le Frère *Anaclet*, que le chapitre général, tenu en 1830, élut supérieur général, fut vraiment un homme de bien, n'épargnant sa peine ni le jour ni la nuit, pour le bien de ses frères, et dont la bonté naturelle attirait tous les cœurs ; lorsque le frère *Anaclet* mourut, l'Institut comptait 320 maisons, 2 301 Frères, et 442 000 élèves.

Et maintenant que le glorieux Institut du vénérable de la Salle a projeté sa lumière aux quatre coins du globe, sur les plages inhospitalières du Nouveau-Monde comme sur les cités les plus antiques de l'Orient, redisons, à sa louange, ces paroles que M. Thiers adressait un jour à M. Molé : *Monsieur le Comte, j'ai été longtemps universitaire ; eh bien ! je le déclare, aujourd'hui je voudrais voir des Frères des Écoles Chrétiennes, non pas seulement dans toutes les villes, non pas seulement dans tous les bourgs et dans tous les villages ; j'en voudrais voir un dans chaque maison.*

Le Frère Philippe fut élu supérieur général le 21 novembre 1838. L'homme que nous avons à peindre, tout humble qu'il fut, enfant du peuple et ami du peuple dans la plus pure acception du mot, ne fut pourtant pas un homme semblable aux autres, car il ne naquit pas pour des œuvres communes ; dans une chair soumise aux infirmités et à la mort, il portera, comme nous, un esprit exposé aux défaillances et à l'erreur, mais spécialement assisté de l'esprit de Dieu.

En acceptant la tâche de reproduire les traits de ce grand chrétien, nous avons compris qu'il ne s'agissait pas ici d'un éloge, mais d'un enseignement, et que nous avons pour devoir de proposer ce modèle de la meilleure et de la plus belle vie au respect, à l'admiration et à la reconnaissance de la jeunesse, oublieuse quelquefois de ceux qui l'ont tant aimée. Tous ceux qui ont connu le Frère Philippe, et ils sont nombreux, avoueront qu'il est facile de caractériser et cette âme et cette vie par un seul mot : la *beauté chrétienne*.

Tout ce que la piété, le courage, le dévouement et la bonté peuvent donner de beauté à une âme, le ciel l'avait donné au Frère Philippe. Et c'est pourquoi des générations de religieux et d'hommes l'ont tant vénéré, l'ont tant aimé.

Par sa grande beauté chrétienne, le Très Honoré Frère Philippe a dirigé, relevé, consolé beaucoup d'âmes. Allant toujours au plus haut, au plus parfait, il a su inspirer aux religieux, dont il était le digne chef, ces sentiments du bien et du bon, et cette passion du dévouement chrétien plus puissante que la haine des sectaires, plus forte que le marteau des persécuteurs.

Que les travaux et la vie du Frère Philippe soient bénis ! qu'ils engendrent à l'Église des âmes semblables à la sienne.

Mathieu Bransiet naquit le 1^{er} novembre 1792, dans un hameau dépendant de la commune d'Apinac (Loire). Il reçut au baptême un nom d'apôtre, prédestination de zèle et de dévouement.

Sa famille était des meilleures du pays ; souvenir touchant qu'on aime encore à se rappeler au pays : elle donnait asile, s'exposant ainsi aux plus grands dangers, à quelques prêtres proscrits qui avaient refusé le serment à la constitution civile du clergé.

Comme aux premiers temps du christianisme le saint sacrifice était secrètement célébré, chaque matin, dans une chambre retirée de cette maison hospitalière ; pendant la messe quelques amis dévoués et fidèles faisaient le guet au dehors pour prévenir une surprise ou une dénonciation.

La première enfance, du jeune Bransiet s'écoula au milieu de ces images touchantes, entre les exemples d'une mère pieuse dont il reproduisait les douces vertus, et les leçons d'un père dont l'honnêteté et la vaillance chrétiennes étaient un héritage domestique. Les premières prières qu'il apprit de sa mère demandaient à Dieu le triomphe de l'Église, en ce moment persécutée.

Quand le jeune Bransiet fut en âge d'aller à l'école, il suivit les cours dirigés, dans un village voisin de son pays natal, par les frères Gallet, dont l'un avait été, sous le nom de Frère Laur, membre de l'Institut des Écoles Chrétiennes.

Quand, en 1805, le Frère Laur alla à Lyon s'unir au petit groupe de la Congrégation renaissante, il dit adieu à ses élèves dans les termes suivants : *Mes chers enfants, j'étais Frère des Écoles Chrétiennes, et ce n'est qu'avec le plus profond regret que j'ai été contraint de quitter ma vocation. Mais, grâce à Dieu, mon Institut se rétablit, et je me hâte d'aller à Lyon pour y entrer. Si parmi vous quelques-uns voulaient y entrer aussi, afin de s'y livrer à l'enseignement, je ferai mon possible pour qu'ils soient reçus et qu'ils s'y habituent.*

Ces paroles du maître restèrent profondément gravées dans l'esprit du jeune disciple : c'était un appel d'en haut, et le nouveau Samuel répondit : *Seigneur ! me voici. J'irai où vous me dites d'aller, et je vous serai fidèle jusqu'à mon dernier jour.*

Le 6 novembre 1809, Mathieu Bransiet, docile à la voix de la grâce, entra en noviciat de Lyon. Jamais vocation ne fut suivie avec plus de fidélité. C'était une véritable nature de religieux, qui offrait au travail évangélique un champ tout préparé. En obéissant à l'appel de Dieu, cette âme de dix-sept ans entra dans sa voie, dans cette voie de sagesse et de dévouement où quelques années plus tard le monde devait l'admirer.

En 1814, le jeune Frère Philippe fut envoyé par ses supérieurs en qualité de professeur adjoint à Sainte-Anne d'Auray, en Bretagne.

Dans ces nouvelles fonctions et sur ce vieux sol d'héroïsme chrétien, il montra un tel zèle, apporta une si grande intelligence à la fondation d'une école de cabotage, que le curé d'Auray ne put s'empêcher de dire un jour au Frère visiteur : "Le jeune Frère Philippe sera plus tard supérieur général de votre Ordre." Cette prédiction s'est accomplie, en effet, pour la plus grande gloire de Dieu, l'intérêt de l'éducation nationale, et l'honneur de l'Institut du vénérable J.-B. de la Salle.

Le Frère Philippe prononça ses vœux triennaux à Auray, où il resta jusqu'en 1816. L'enseignement du jeune professeur fut fécond en heureux résultats ; car plus de quarante de ses élèves embrassèrent plus tard l'état ecclésiastique ou la vie religieuse.

Le Frère Philippe remplit ensuite divers emplois en France et en Belgique. D'une exactitude scrupuleuse dans les moindres choses, il s'attachait à chacune comme si elle eût été la seule, et les embrassait toutes avec une égale ardeur. Fidèle à la règle et au devoir, il vivait au milieu du monde, étranger aux affaires du monde, toujours prêt à ouvrir et à donner un cœur riche des dons du ciel.

Le 2 septembre 1830, il fut élu assistant général de son prédécesseur, le bien-aimé Frère Anaclet. Dans ce sénat de l'Ordre, nul ne s'appliqua davantage à prêcher d'exemple et à étendre à l'extérieur de la vie l'ordre et la régularité de sa conscience. Il savait allier la piété au débordement des affaires, le recueillement à l'activité. Il allait des hommes à Dieu et de Dieu à ses frères, sans contrainte et sans affectation. Son corps était à la terre ; mais son âme était au ciel, d'où lui venaient la force, la lumière et les grâces de direction.

En 1831, le Frère Philippe, faisant revivre une idée du vénérable de la Salle, eut l'honneur de créer les premières classes d'adultes qu'on ait vues à Paris et qui sont une si précieuse ressource pour les ouvriers de la capitale.

Le gouvernement s'estima heureux de contribuer à la bonne œuvre du Frère Philippe, et mit à la disposition de l'Institut toutes les ressources qui étaient nécessaires pour le développement de l'éducation des adultes. Ce fut à cette époque que le Frère Anaclet

commença pour l'usage des écoles primaires cette belle collection d'ouvrages pédagogiques, à laquelle le Frère Philippe devait attacher son nom.

Le Frère Anaclet venait de mourir, accablé de travaux et d'années, le 21 novembre 1838, le Frère Philippe fut élu, par le chapitre, supérieur général de l'Institut.

Durant la longue période de son généralat, deux mots personnifièrent le très honoré supérieur : le zèle et la simplicité. Ces deux mots, en effet, semblaient gravés sur les traits de l'illustre religieux. Jamais homme n'eut d'aussi vifs élans pour la religion, l'humanité et l'éducation des enfants.

Celui qui consultera les archives de l'Institut, qui interrogera les murs et les échos de la maison-mère, celui-là aura le vrai sens de cette magnifique devise: *Lucens et ardens*, qu'on pourrait appeler le paraphe du Frère Philippe.

Son activité ne connaissait ni limites, ni obstacles : le temps, l'espace, la distance n'existaient point pour lui ; il les franchissait avec des ailes que le ciel paraissait avoir mises à sa disposition.

Debout, tous les jours, à quatre heures et demie, c'était un travailleur infatigable, jamais défaillant. Il connaissait toutes ses communautés, leurs œuvres, leurs efforts, leurs besoins, leurs sacrifices. Il suffisait à tout par ses paroles, ses écrits, son action.

Chez le Frère Philippe, le zèle était surtout au service d'une passion brûlante: cette passion, c'était l'amour de l'Institut, de cette *Alma mater* qui le faisait vivre, qui le soutenait, qui le grandissait. C'était la maison de famille dont Dieu l'avait établi le gardien. Il veillait, nuit et jour, avec un soin jaloux, sur ses intérêts et sur son honneur. Ses yeux, constamment attachés sur elle, rayonnaient de douceur. Rien de ce qui était propre à la rehausser ne lui semblait indifférent, et il pouvait s'écrier, lui aussi : "*Dilexi, Domine, decorem domus tuae* ; J'ai aimé, Seigneur, la beauté de votre maison."

Il la gouverna avec sagesse et bonté, en père, selon le cœur de Dieu, veillant à conserver ses frères dans l'esprit de leur vocation. Il assignait à chacun le poste qui convenait à son caractère et à ses mérites ; il modérait l'impatience des uns, excitait l'ardeur des autres, ranimait les tièdes, communiquait à tous le feu sacré de l'amour des âmes dans l'éducation de la jeunesse, car il connaissait les besoins de son temps et il savait que des bons principes inculqués, aux enfants dépend l'avenir de la société. Il se donnait tout entier, sans réserve, sans compter avec, ses forces.

Le zèle du Frère Philippe a été béni. Sous son gouvernement, l'Institut des Frères s'est considérablement accru. Il faudrait des volumes entiers pour raconter les entreprises, les persévérances, les succès dont sa carrière fut remplie. Tout en restant fidèle à ses statuts primitifs, l'Ordre, par des créations importantes, a constamment répondu aux besoins du temps et dirigé l'enseignement primaire dans sa marche progressive. Il étend aujourd'hui ses rameaux dans les cinq parties du monde ; des rives de la Tamise à celles du Nil, de l'Atlas à Madagascar, de la Chine aux Indes et aux Antilles, dans les deux Amériques, partout enfin, vous rencontrez la robe noire et le rabat blanc du Frère des Écoles Chrétiennes; et c'est le Frère- Philippe qui a envoyé les siens dans toutes ces contrées lointaines, pour y porter, avec les bienfaits de l'éducation, le nom de la France.

La simplicité du Frère Philippe était proverbiale. L'influence qu'il exerçait dans l'enseignement, la renommée de son nom et de ses vertus, la place d'honneur qu'il occupait parmi les chefs d'ordre et les bienfaiteurs du pauvre, l'auréole dont ses cheveux blancs étaient entourés, il ignorait tout cela. Personne ne fut plus humble, ni plus oublieux de soi. Autant il avait de dignité, autant il était simple et ennemi de toute recherche. Il avait horreur de l'ostentation. Quand il s'apercevait qu'on voulait amener la conversation sur un sujet où sa personne pouvait paraître avec avantage, il se taisait ou parlait des choses les plus vulgaires. Un fait entre mille, et dont on nous pardonnera ce qu'il a pour nous de personnel.

C'était en 1871, nous avons fini notre ouvrage: *Les Frères des Écoles Chrétiennes pendant la guerre*.

Au fur et à mesure de l'impression, chaque chapitre était communiqué au vénérable supérieur. Dans un de ces chapitres, nous avons consacré quelques pages aux vertus et au patriotisme du Frère Philippe ; naïf que nous étions ! nous avons agi avec notre cœur, sans défiance aucune de l'humilité du vénéré supérieur. Notre article (manuscrit et imprimé) disparut soudain sans qu'il nous fût possible de savoir ce qu'il était devenu. Plus tard, quand il se crut à l'abri de nos indiscretions, le Frère Philippe retira de sa paillasse les pages qu'il y avait cachées ; et ces pages nous les livrons aujourd'hui, sans contrôle aucun, à l'appréciation de nos lecteurs.

Rien ne distinguait le Frère Philippe de ses frères. Il était le premier mais le plus modeste d'entre eux. Il savait se faire petit avec les enfants ; il avait le naturel et le charme de leur fige ; il les captivait par son amabilité et son enjouement au besoin. C'était l'envoyé de Dieu, doux et simple comme Jésus, comme Vincent de Paul, comme de la Salle. La paix et la candeur qui se reflétaient dans toute sa personne appelaient la sympathie et la confiance. On apprenait, au contact de cet homme d'abnégation, à se détacher des choses de ce monde ; on y apprenait aussi que la pratique des vertus chrétiennes est non seulement une source de mérite devant Dieu, mais encore un principe de grandeur aux yeux des hommes.

Le Frère Philippe avait la taille un peu au-dessus de la moyenne, un tempérament à toute épreuve, admirablement propre à la vie active et au zèle d'un apôtre. Le buste était noble, le corps était solide comme l'âme : il résistait aux fatigues, aux voyages, aux veilles, aux mortifications, à tout ce qui use et consume. Dans les derniers temps, ses épaules commençaient à s'incliner, mais elles soutenaient encore le lourd fardeau d'une vaste administration et le poids des croix que Dieu aime à faire porter à ceux qu'il a marqués du sceau de la prédestination. La démarche était droite et grave. Quand le Frère Philippe paraissait dans nos rues, on sentait en lui des muscles d'acier, les muscles d'une nature habituée aux rudes sentiers de la terre et aux courses évangéliques. La tête était dégagée et libre ; elle renfermait quelque chose de divin. L'âme perçait par ce front élevé et lumineux, par ce grand air tempéré par l'humilité chrétienne, par cette austère beauté pâlie dans la prière et dans la charité. On voyait que ce visage ne s'était jamais incliné en bas, sauf dans l'adoration, qui laisse les pensées ravies en haut, alors que le front s'humilie et touche presque la poussière.

Les yeux étaient profonds et d'une sérénité admirable; leur expression, d'une bienveillance habituelle, attirait le cœur et subjuguait, par une vertu singulière, la vertu des hommes miséricordieux.

La voix onctueuse répondait d'une manière facile aux harmonies de la pensée. Il avait une éloquence naturelle ; elle coulait de source, prompte, abondante, forte et toujours simple.

Dans les conférences et dans les retraites nombreuses qu'il donnait chaque année à ses frères, le très honoré Frère Philippe n'avait pas rival pour la paraphrase des évangiles et le commentaire des statuts du vénérable de Salle. Il donnait à la fois sa science, sa raison, sa foi et son cœur ; on eût dit un patriarche déversant, dans le cœur de ses enfants, les flots d'une éloquence simple comme la parole de Dieu.

Sa conversation était faite de bonté. Pendant plus de trente ans, il a accueilli une foule d'individus de tous les rangs, de toutes les conditions, prélats, magistrats, hommes d'État, hommes du peuple, de tout âge, de tout pays; il s'est entretenu avec eux et les a tous laissés charmés de sa mansuétude, de sa douceur.

La bonté de cette âme magnanime était sereine, rayonnante d'une sainte joie. Qui dira tous les secours que le Frère Philippe a procurés, toutes les faiblesses qu'il a relevées, et les courages qu'il a fortifiés toutes les douleurs qu'il a consolées, toutes les misères qu'il a

soulagées ? Il faudrait tremper sa plume dans un rayon de lumière pour raconter et pour honorer tous les actes charitables dont la vie de cet homme a été remplie.

Un magistrat de la cour d'Angers nous, disait naguère : *Je voyageais, il y a vingt ans, en compagnie d'un Frère dont la figure et les manières inspiraient le respect ; c'était une nuit d'hiver; nous revenions de Lyon, nous étions en compartiment de secondes ; je toussais, j'avais froid. Ému de compassion en me voyant grelotter, le bon Frère se dépouilla de son manteau, et, avec une attention toute paternelle, en couvrit lui-même mes genoux. J'étais confus, j'étais reconnaissant au-delà de toute expression. Comme je demandais au cher Frère qu'il voulût bien me dire son nom, il me répondit doucement : « En chemin de fer, un religieux ne doit pas avoir de nom ; mais nous sommes chrétiens, tous les deux, et après le grand voyage, de la vie, nous nous retrouverons, j'espère, au même rendez-vous ; je vais dire mon chapelet pour qu'il en soit ainsi. »*

Arrivés, à Paris, le digne religieux me permit de lui serrer la main, et nous nous quittâmes amis, quoique inconnus l'un à l'autre. Je vis ensuite le chef de gare se découvrir et s'incliner profondément au passage du vénérable Frère. J'étais intrigué et je voulus savoir le nom de ce nouveau saint Martin qui m'avait recouvert de son manteau.

- Comment ! me répondit le chef de gare, vous ne connaissez pas le Frère Philippe ! vous n'avez jamais vu son portrait, le chef-d'œuvre d'Horace Vernet ! mais c'est à lui que vous venez de parler ; c'est la main du plus populaire, du meilleur des hommes que vous avez pressée dans vos mains.

A ce nom du Frère Philippe, je restai confondu, je fus attendri et je compris toute la délicatesse des vertus catholiques.. J'étais indifférent, alors ! aujourd'hui, je suis chrétien et la cause des persécutés est la mienne...

Le nom d'Horace Vernet vient d'être prononcé ; on nous saura gré de raconter ici, après M. Poujoulat, comment le grand artiste trouva l'occasion de peindre les traits du grand religieux.

Dans l'une des séances du chapitre général de 1844, le Frère Péloguin rappela un arrêté du chapitre de 1787, lequel obligeait les frères assistants à faire tirer le portrait du supérieur général l'année même de son élection... Le Frère Philippe pâlit, rougit, protesta, cria au scandale.

- Mon très honoré frère supérieur général, dit alors le Frère Jean l'Aumônier, je crois que vos représentations vont prendre fin ; je demande que tous nos frères capitulants qui, comme moi, sont d'avis que l'arrêté du chapitre de 1787 soit mis en vigueur, se tiennent debout Et l'assemblée entière se leva. Seul, le supérieur général resta assis. il renouvela, mais en vain, ses objections. La chose étant donc décidée, le Frère Jean l'Aumônier obtint que la séance de cette matinée se terminât un quart d'heure plus tôt que les autres jours ; il prit des mesures pour qu'une voiture, se trouvant à la porte à onze heures, emmenât le Frère Philippe chez un artiste. Le Frère Jean l'Aumônier profita de l'intervalle entre la décision et l'heure du départ pour aller trouver Horace Vernet, dont il était l'ami, et lui raconter ce qui venait de se passer.

A ce récit, un rayon de joie éclaira l'austère visage du grand peintre.

- Comment, dit Vernet, vous en êtes venu là ? Pouvais-je mieux m'adresser, lui répondit son Visiteur, qu'en choisissant le premier talent de l'Europe ?

- Mon cher frère Jean l'Aumônier, reprit Vernet, jamais personne au monde ne m'a fait autant d'honneur, ni causé tant de plaisir ; il y a longtemps que je désirais faire le portrait de cet homme, dont la physionomie m'a plus frappée que toutes les figures que j'ai vues dans mes voyages. Puisqu'il en est ainsi, vous me donnerez des prières, et moi je vous donnerai mon art et mes pinceaux. Amenez votre vénérable supérieur quand vous voudrez ; non que j'aie besoin de le voir de nouveau : ses traits sont empreints dans mon souvenir depuis que, l'an dernier, j'ai eu l'honneur et le plaisir de l'entretenir quelques instants.

A onze heures un quart, le Frère Jean l'Aumônier se présentait encore chez Vernet, mais cette fois avec le Frère Philippe. Celui-ci montait les marches, quand le grand artiste lui cria du haut de l'escalier :

- Eh bien, mon frère supérieur, voilà ce que c'est que le vœu d'obéissance ! la pratique en coûte quelquefois beaucoup, même à l'humilité.

Le Frère prit place sur un petit tabouret, y resta environ une heure, et la figure tant admirée au salon de 1845 était sortie du pinceau de Vernet.

Plus tard, le Frère Philippe consolait les dernières heures du grand peintre ; il ne lui ferma pas les yeux, comme on l'a dit, mais sans doute il lui ouvrit le ciel.

La création des pensionnats, qui entraînait dans les vues du vénérable de la Salle, est une œuvre du Frère Philippe, œuvre excellente, qui répond à un besoin de la société, en achevant l'enseignement que l'école primaire a commencé ; citer les pensionnats de Passy, Lyon, Saint-Etienne, Toulouse, Béziers, Nantes, etc., c'est nommer les meilleures institutions d'enseignement spécial qui existent en France et qui ont servi de modèle aux fondations analogues de M. Duruy.

En 1840, l'Institut accepta, à la demande du gouvernement, le service des prisons de Fontevault, de Nîmes et d'Amiens ; mais ce service ne fut pas de longue durée ; le dévouement des Frères était en butte à des obstacles de toute sorte ; en 1848, le Frère Philippe avait besoin de tous ses auxiliaires pour satisfaire aux besoins de l'enseignement ; il dut rappeler ses frères des maisons centrales de l'État.

La République de 1848 ne suscita aucune difficulté à l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes. A son début, l'Empire usa de bienveillance envers la congrégation ; puis, sous MM. Rouland et Duruy, le très honoré Frère Philippe eut de dures épreuves à supporter, et de longues luttes à soutenir contre les idées fausses, éclectiques et peu généreuses que ces ministres voulaient faire prévaloir. La rétribution scolaire, la dispense du service militaire, les restrictions établies dans les programmes de l'enseignement primaire, etc., etc., causèrent au Frère Philippe de pénibles embarras ; mais le vénéré supérieur, grâce à sa sagesse et à son esprit de conciliation, ne se laissa pas vaincre par ces difficultés ; sous sa ferme et paternelle direction, l'Institut alla toujours grandissant ; à sa mort, le nombre de ses frères était de 9 900, et celui de leurs élèves atteignait presque le chiffre de 400 000.

Mais nous avons hâte de parler du dévouement du Frère Philippe pendant la guerre. La conduite des Frères fit tomber bien des préjugés. On vit, pour la première fois, une armée nouvelle, l'armée de la charité, donnant la main sur les champs de bataille aux braves défenseurs de la patrie.

Les chers Frères se firent, à leur insu, une réputation à nulle autre pareille.

Dans les camps, dans les palais des riches et dans les logements de l'ouvrier, leur nom n'était prononcé qu'avec respect. On s'entretenait d'eux jusque sur les places publiques : chacun savait un épisode touchant, relatif à ces vaillants brancardiers. A notre époque, où la foule sceptique se plaît à rire de nos anciennes croyances, c'était un original et grand spectacle que de voir les humbles disciples du vénérable de la Salle, placés au rang des meilleurs citoyens.

Dès le 15 août, le Frère Philippe, dont l'âme vibrait au seul nom de la France, mettait à la disposition du ministre de la guerre tous les établissements libres de l'Institut.

Les soldats aiment nos frères, lui écrivait-il, et nos frères les aiment ; un grand nombre d'entre eux, ayant été élevés dans nos écoles, seront heureux de recevoir des soins inspirés par le zèle et le dévouement de leurs anciens maîtres. Les membres de mon conseil, nos frères visiteurs et moi-même, oubliant nos fatigues et les nombreuses années que nous ayons consacrées à l'éducation de la classe ouvrière, nous nous ferons un devoir de surveiller ce service et d'encourager nos frères dans cet acte de charité et de dévouement.

Nous avons fait ailleurs, dans un livre qu'on a bien voulu appeler le *Livre d'or de la charité*, l'exposé simple et fidèle de la conduite généreuse des Frères des Écoles Chrétiennes pendant la période douloureuse de notre guerre avec la Prusse ; et le cadre d'une courte biographie ne nous permet pas de faire revivre ici les vertus et le dévouement que les enfants du vénérable de la Salle ont offerts à l'admiration de la France entière.

L'Institut des Frères ! mais les mille voix de la presse l'ont honoré, et il s'est acquis une gloire à laquelle il ne pensait guère. Il a rappelé à notre âge et à notre société croulante la foi des premiers siècles ; il a ranimé la chaleur vitale qui paraissait s'éteindre ; il a recommencé l'ère des martyres, car être martyr c'est donner sa vie pour Dieu et ses frères.

Pendant le siège de Paris, on a rencontré les Frères aux postes les plus périlleux, braves parmi les braves. Ils marchaient calmes et sans s'arrêter, sous les balles et la mitraille. Au plus fort de la mêlée, ils couraient à nos blessés, sans crainte d'être atteints, animés de ce souffle intérieur qui grandit les âmes et fait les héros. Inconscients de leur propre courage, ils passaient indifférents à côté des hommages publics, trouvant dans le charme et la paix de la conscience, la seule récompense digne de leur envie.

Après avoir écrit sur les champs de bataille, avec leur sueur et leur sang, une des plus splendides pages des annales de l'Institut et de notre histoire nationale, ils venaient, sous le regard inspirateur du très honoré Frère Philippe, s'incliner doux et affectueux sur les malades de nos ambulances ; ils pansaient les plaies avec toutes les délicatesses de la bienfaisance catholique ; ils regardaient les souffrants avec une tendre compassion, et leur faisaient aimer jusqu'à la croix où la guerre les avait cloués. La sérénité de leur piété gagnait tous les cœurs. En guérissant les blessures, ils ne manquaient pas de distribuer quelques parcelles de cet enseignement divin qui est le pain de l'âme, non moins nécessaire à l'homme que le pain du corps. Leurs consolantes paroles amenaient de belles larmes dans les yeux des agonisants. Ils ouvraient lumineuses les portes du Ciel à ceux que les ténèbres enveloppaient, et préparaient la vie quand apparaissait la mort.

Les docteurs Ricord, Horteloup, Béhier, nous ont écrit des lettres admirables que nous avons insérées ailleurs, sur le dévouement des Frères de Paris :

Je suis heureux de faire une fois de plus, nous disait le docteur Horteloup, l'éloge des Frères de la rue Oudinot... Voyez par-dessus tous le bon, l'excellent supérieur, le Frère Philippe : c'est la modestie en personne ; c'est le portrait vivant de l'homme d'Horace :

Justum ac tenacem propositi virum....
Et, si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinae.

Je le vois encore accourant à moi au moment où un obus, éclatant dans un dortoir voisin de mes salles, avait ébranlé la maison et brisé vingt carreaux

N'avez-vous rien, cher docteur ? me dit-il, j'ai eu peur que vous ne fussiez blessé. ,

J'avais précisé dans cette salle son beau portrait peint par Horace Vernet.

Peut-on avoir peur en si bonne compagnie ? lui dis-je en riant et en lui pressant la main, et regardant son image.

Il sourit, m'embrassa, et je continuai tranquillement la visite...

Le gouvernement crut accomplir un devoir et répondre au vœu de la population, en conférant au très honoré Frère Philippe la croix de la Légion d'Honneur. Le décret portant cette nomination fut rendu le 7 février 1871, sur la proposition du général Le Flô, ministre de la guerre. Assurément, le gouvernement de la Défense Nationale s'honora lui-même par ce décret. Jamais récompense ne fut plus légitime.

Depuis Louis-Philippe, les divers gouvernements qui se sont succédé en France avaient offert la croix d'honneur au vénérable supérieur général; mais jusque-là le digne vieillard s'était toujours dérobé à ce témoignage de l'estime publique.

Les vrais grands hommes aiment à s'effacer de la scène et ont peur de l'admiration. Cette fois pourtant, l'humilité du religieux dut se rendre aux instances qui lui étaient faites, et accepter pour son Institut ce qu'il avait constamment refusé pour lui-même. Ses inférieurs lui firent doucement violence, et ce fut Ricord qui attacha le ruban rouge sur la poitrine de son nouvel ami, sur ce cœur qui battait si fort pour la patrie et qui n'était qu'une flamme ardente devant Dieu.

Les Frères de province, sur un théâtre moins exposé aux regards du monde, se montrèrent dignes de leurs confrères de Paris. Ils mirent leurs établissements à la disposition de l'autorité militaire, avec un empressement qui produisit le plus heureux effet. Dans toutes leurs écoles, ils ouvrirent des souscriptions pour les blessés français, et chacun de leurs élèves apporta son obole ; ils firent auprès de nos soldats des miracles de charité. Ils épuisèrent toutes leurs ressources ; quand ils n'avaient plus rien à donner, ils donnaient encore : leur bienveillance et leur affection ne se lassaient pas de s'offrir.

Vers le milieu de la guerre, une horrible maladie, la petite vérole, moissonna presque autant de soldats que les balles ennemies. Beaucoup d'ambulances se montrèrent peu soucieuses d'accueillir les victimes de ce fléau. Les Frères les reçoivent dans leurs communautés, se font leurs infirmiers sans calculer avec les répugnances de la nature, avec les dangers de la contagion. Ils sont la providence de tous ceux qui souffrent. On les trouve partout où il y a des soins à prodiguer, des périls à affronter. Ils se mettent au service des varioleux avec une sainte prodigalité qui ne compte même pas avec la vie.

La charité des Frères est entrée dans le secret et dans le détail de toutes les misères, de toutes les douleurs. L'excès du travail et du zèle, le contact des maladies pernicieuses ont fait des victimes dans les rangs des enfants du Frère Philippe : une centaine de malades et une centaine de morts. N'importe ! ils se relèvent et remplissent les places vides; ils se succèdent comme sur le champ du martyr. Mais il est des morts qu'il ne faut pas plaindre. Le parfum des sacrifices, selon la pensée du Frère Philippe, comme la fumée de l'encens, monte vers le ciel. Des vapeurs qui s'exhalent du sang des justes se forme une auréole qui éclaire l'avenir.

Malgré leur héroïsme pendant la guerre, les Frères furent, dès le début de la Commune, en butte à des persécutions croissantes. L'archevêque de Paris et d'autres ecclésiastiques avaient été arrêtés comme otages. Le très honoré Frère Philippe, porté, lui aussi, sur la liste de proscription, dut, cédant aux injonctions des membres de son conseil, quitter Paris le 10 avril 1871. Le lendemain, la maison-mère de la rue Oudinot reçut la visite d'un délégué de la Commune, accompagné d'une cinquantaine de gardes nationaux. On avait mission d'emmener le Frère Philippe et de faire une perquisition. Un vieil ami du Frère Philippe, le Frère Calixte, son premier assistant, fut conduit à la Préfecture de police, à défaut du supérieur absent. Il se passa là une scène impossible décrire. Tous les Frères se jettent au cou du vénérable assistant et veulent le suivre en prison. Les gardes nationaux eux-mêmes étaient émus jusqu'aux larmes ; la foule s'attroupait dans la rue, manifestant la douleur et l'indignation. Alors le commissaire, qu'accompagnait le délégué de la Commune, donna l'assurance que le Frère Calixte ne serait pas retenu prisonnier. En effet, le vénérable vieillard ne resta que peu de temps à la Préfecture de police ; déclaré libre, on le ramena à la maison-mère, où son retour fut acclamé. Le très honoré Frère Philippe se trouvait à Épernay, lorsqu'un journal lui apprit l'arrestation du Frère Calixte ; il partit aussitôt pour Saint-Denis dans l'intention de se livrer lui-même comme otage à la place de son vieil ami. Ayant appris l'élargissement de son assistant, il se dirigea vers le centre de la France, visita les maisons de son Institut et fit prier partout pour le salut de Paris.

Pendant les longs jours que dura la Commune, plus de trente Frères furent arrêtés et incarcérés, victimes innocentes de leurs vertus et de leur dévouement à la patrie. L'un d'eux,

le Frère Néomède-Justin, fut conduit à la mort et trouva dans son tombeau la palme du martyr.

Après la victoire de l'armée régulière sur les bandes insurgées de la Commune, le Frère Philippe rentra à Paris. *Je ne puis exprimer, écrit à ses Frères le vénérable supérieur général, ce que j'ai éprouvé de saisissement à l'aspect de cette malheureuse cité, dont les plus beaux monuments ne sont plus que des ruines. Je ne puis dire non plus quelles émotions j'ai éprouvées en franchissant le seuil de notre maison-mère, où je ne trouvais plus que les Frères se jetant dans mes bras, en répandant, comme moi, des larmes de tristesse et de bonheur...*

Le dimanche, 9 juillet 1871, le très honoré Frère Philippe, quelques dignitaires de l'Ordre et un groupe d'amis dévoués, protecteurs des Frères persécutés sous la Commune, se trouvaient réunis dans un banquet de famille, au célèbre pensionnat de Passy. Nous étions au nombre des invités. Bien des vœux furent prononcés, bien des paroles chrétiennes furent échangées, dans cette réunion de catholiques éprouvés, et nous en gardons fidèlement le souvenir dans notre cœur. Avant de nous séparer, le Frère Philippe nous adressa quelques paroles de reconnaissance et d'affection, les dernières que nous avons entendu prononcer par cet homme de Dieu :

Je n'ai pas eu l'avantage, nous dit-il, d'être emprisonné ni d'être fusillé. En m'éloignant de Paris, j'emportais un poids bien lourd et bien pesant: nous avons six cents et quelques Frères menacés d'emprisonnement dans les forts, et qui, là, pouvaient être tués par les obus de nos amis de Versailles. Cette pensée me tourmentait et me fit passer des jours mauvais. Cependant j'appris bientôt que des amis s'employaient à sauver nos Frères. Ces chers enfants m'arrivaient par groupes de trente et quarante. "C'est M. un tel qui m'a sauvé, disait l'un ; c'est une bonne dame qui m'a fait sortir de Paris, racontait un autre..." Chacun me consolait comme il pouvait. Je ne cessais de pleurer ! je souffrais toutes les souffrances d'un père qui craint pour la vie des siens. Il me tardait d'avoir une occasion de vous témoigner ma reconnaissance. Nous n'oublierons jamais ce que nous vous devons, et nous prions toute notre vie pour que Dieu vous rende le bien que vous nous avez fait. Les annales de notre ordre feront mention de votre dévouement pour nous. Vous avez prouvé qu'il fallait toujours avoir confiance en Dieu. Nous continuerons à faire notre devoir...

Cette allocution de l'auguste et bien-aimé vieillard nous toucha profondément. Nous étions fiers des témoignages d'amitié qui nous étaient donnés et qui nous venaient de si haut, et nous avons le droit d'ajouter que nous nous en croyions dignes ; car tous, nous eussions volontiers donné notre vie pour la conservation de celle du très honoré Frère Philippe et de celle de ses pieux collaborateurs.

Nous nous séparâmes, encouragés, réconfortés, pleins de zèle pour les combats que l'avenir nous réservait et pour la défense des œuvres de l'Église, qui sont les œuvres de Dieu.

En 1873, le Frère Philippe fit son cinquième voyage à Rome ; il allait être comme un témoin de la couronne glorieuse décernée au nom de l'Église au vénérable J.-B. de la Salle.

Le pape Grégoire XVI avait donné à l'abbé de la Salle le titre de *Vénérable*. Depuis son élévation au gouvernement de l'Institut, le Frère Philippe s'était constamment intéressé à la cause de la béatification de l'illustre fondateur des Frères. Ses vœux allaient s'accomplir.

Dès son arrivée à Rome, le premier désir du Frère Philippe lut de jouir de la vue du Pape, et, se dirigeant le jour même vers le Vatican, il se mêla à la foule des pèlerins auxquels Pie IX allait donner une audience publique. En entrant dans la Salle du Trône, le Saint-Père reconnut aussitôt le digne supérieur, s'approcha de lui, et dit à haute voix aux cardinaux et prélats qui l'accompagnaient : "Voilà le Frère Philippe ! il vient assister au triomphe de l'instituteur de sa compagnie, le vénérable de la Salle". Il lui donna ensuite sa main et lui fit signe de se lever. *ais laissons parler le Frère Philippe lui-même :*

- Vous avez fait un bon voyage, nous dit le Saint-Père avec un accent de paternelle bonté.

- Oui, très saint Père, Dieu merci !

- Vous paraissez jouir d'une bonne santé !

- Ma santé n'est rien, très saint Père; mais celle de Votre Béatitude est bien plus précieuse, car elle intéresse tout l'univers catholique.

- Quel âge avez-vous ?

- Très saint Père, je suis de l'âge de Votre Béatitude.

- Je savais bien que nous étions à peu près du même âge.

-Oui, très saint Père, mais pas de la « même sainteté, sous aucun rapport.

Je crus devoir dire au Saint-Père que, grâce à Dieu, je n'avais rien de fâcheux à lui dire de l'Institut.

- J'ai bien assez d'autres peines, répondit-il.

- Je ne le sais que trop, très saint Père !

Voyant qu'il se disposait à passer à un autre groupe, je lui remis une petite offrande. En la recevant, Sa Sainteté m'adressa cette parole affectueuse, mais bien navrante pour notre cœur :

- Merci pour ce souvenir filial !

Et le Frère Philippe ajoute dans ses notes ; "C'est triste, c'est lamentable, c'est navrant de voir le vicaire de Jésus-Christ avoir besoin de recevoir l'aumône des mains de ses enfants et être amené à dire : Merci !"

Le 1^{er} novembre 1873, le Frère Philippe, entouré de plus de cent Frères des Écoles Chrétiennes, dans la salle du Trône, en présence de Pie IX, eut le bonheur d'assister à la lecture solennelle du décret de la Sacrée Congrégation des Rites qui reconnaissait l'héroïcité des vertus du vénérable J.-B. de la Salle. Le Frère Philippe remercia le Pape de l'honneur qui venait d'être fait à l'Institut et lui exprima le désir de voir se continuer et se mener à bonne fin la cause dont Sa Sainteté avait bien voulu s'occuper en ce jour si mémorable pour les Frères des Écoles Chrétiennes. Ce désir sera sans doute réalisé, et les miracles opérés par l'intercession du vénérable Fondateur nous permettent d'espérer que la France ajoutera bientôt à la liste de ses saints protecteurs le nom béni de J.-B. de la Salle.

Depuis son retour de Rome, la santé du Frère Philippe allait chaque jour déclinant. Le 1^{er} janvier il se rendit péniblement à la chapelle, y entendit la messe, y communia, au milieu de ses frères réunis, puis rentra dans sa cellule et se mit au lit pour ne plus se relever. Il était, à 82 ans, atteint d'une fluxion de poitrine. En proie à de vives souffrances, le Frère Philippe conserva néanmoins une sérénité surhumaine qui arracha des larmes d'admiration à tous ceux qui l'entouraient. C'était un saint souriant à la mort depuis longtemps attendue. D'heure en heure, la faiblesse faisait de nouveaux progrès.; et peu à peu, par degrés insensibles, commença pour cette vaillante nature une agonie douce, silencieuse et clairvoyante. Son âme tout entière vivait encore et se manifestait par des signes touchants. Ses lèvres murmuraient des prières; sa forte volonté était encore à l'œuvre et ces ruines terrestres lui obéissaient encore.

Le 6 janvier, à trois heures de l'après-midi, il reçut les derniers sacrements avec la piété et la foi d'un chrétien antique ; les vénérables membres du chapitre étaient agenouillés autour de son lit, pleurant et priant ; l'un d'eux paraissait plus accablé de douleur que les autres : c'était son plus tendre, son plus vieil ami, le Frère Calixte, premier assistant ; le saint, l'austère Frère Jean-Olympe, l'ancien bien-aimé directeur de Caluire, l'honneur sans ombre du religieux, était là, lui aussi, prosterné et abîmé dans la douleur. Ce fut alors

qu'arriva la bénédiction de Sa Sainteté. "Merci ! merci !" dit le très honoré Frère Philippe, en apprenant ce suprême témoignage de la bonté de Pie IX.

La respiration du mourant était courte, faible, presque éteinte. Le 7 janvier, à 7 heures du matin, le très honoré supérieur exhala son dernier soupir, soutenu par sa foi, dans toute la plénitude de sa raison et de sa belle intelligence.

Son corps, revêtu de ses habits religieux, fut transporté, le soir même, dans la salle des reliques, transformée en chapelle ardente: et une foule considérable, où se coudoyaient les riches, et les pauvres, vint, pendant trois jours, rendre hommage à ces restes vénérés. On faisait toucher au corps des médailles, des livres, des chapelets ; chacun sentait que le Frère Philippe était déjà dans le sein de Dieu.

Les obsèques du Frère Philippe furent touchantes; plus de 40 000 personnes suivirent le cercueil porté sur le corbillard des pauvres ; des deux côtés des rues que suivait le cortège, la foule formait une haie compacte ; les hommes se découvraient, les femmes faisaient le signe de la croix ; bien des yeux étaient baignés de larmes. Les cordons étaient tenus par le docteur Ricord, le duc de Noailles, le duc de Mortemart, le vicomte de Melun. Le Frère Arthème, propre frère du défunt, et les dix assistants de l'Institut conduisaient le deuil. À l'église Saint-Sulpice, où fut célébré le service funèbre, se trouvaient les cardinaux de Paris et de Rouen, plusieurs évêques, les hauts dignitaires du clergé de la Seine, M. Buffet président de l'Assemblée nationale, de nombreux députés et des représentants de toutes les administrations; la France entière était là, reconnaissante et attendrie, devant l'humble catafalque d'un Frère des Écoles Chrétiennes.

Le très honoré Frère Philippe portait partout la fermeté, la loyauté, la sûreté de son noble caractère. Imperturbablement fidèle à ses principes et à ses devoirs, il fut le modèle achevé du religieux dévoué l'Église et à la patrie. Il ne chercha jamais l'éclat ; mais, sans l'avoir voulu, il s'est illustré, laissant un grand exemple à ses contemporains et, en particulier, à ceux qui ont mission d'enseigner le peuple et de le conduire à ses destinées.

J. D'ARSAC

Avril 1881